

ses yeux se tournassent encore une fois du côté du jardin, elle disparut.

Deux heures après, la marquise de Miranda quittait Paris en laissant ce billet pour l'archiduc :

» Monseigneur,

« Je vais vous attendre à Vienne; venez achever de me séduire*.

« MADELEINE. »

* On trouvera la conclusion de cette aventure dans le dernier de ces sept récits : LA GOURMANDISE (le docteur Gasterini). E. S.

FIN DE LA LUXURE.

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX

LA PARESSE

Un peintre voudrait-il représenter dans sa plus charmante expression la paresseuse douceur du *far niente*?.. Nous allons tenter de lui offrir un modèle...

Florence de LUCEVAL, mariée depuis six mois, n'a pas encore dix-sept ans; elle est blanche et rose, avec de beaux cheveux blonds. Quoique d'une taille svelte et élancée, la jeune femme est un peu grasse; mais ce léger embonpoint est si merveilleusement réparti, qu'il devient un nouvel attrait.

La pose de Florence, enveloppée d'un peignoir de mousseline blanche, est pleine de nonchalance et d'abandon; à demi étendue dans un moelleux fauteuil à dossier renversé, où repose indolemment sa tête charmante, elle allonge et croise ses petits pieds, chaussés de mignonnes pantoufles, sur un épais coussin, tandis que, du bout de ses doigts effilés, elle effeuille une rose sur ses genoux.

La jeune femme, placée ainsi auprès d'une fenêtre ouverte donnant sur un jardin, laisse errer ses grands yeux bleus demi-clos à travers des jeux d'ombre et de lumière, que produisent les rayons dorés du soleil perçant çà et là l'obscurité bleuâtre d'une allée ombreuse... A l'extrémité de cette voûte de verdure, deux vasques de marbre blanc épanchent de l'une dans l'autre une eau cristalline; le murmure lointain de cette cascade, le gazouillement des oiseaux, la chaleur de l'atmosphère, la limpidité d'un ciel d'été, la senteur embaumée de plusieurs massifs d'héliotropes et de chèvrefeuilles du Japon, plongent la jeune femme dans l'extase d'une béatitude contemplative...

Ainsi mollement étendue, laissant sa pensée s'engourdir à demi comme son corps, il lui semble qu'un fluide énerçant l'enveloppe, la pénètre, et elle s'abandonne à ce délicieux anéantissement de tout son être.

Pendant que cette incurable paresseuse cédait ainsi au charme de son indolence habituelle, la scène suivante se passait dans une pièce voisine.

M. Alexandre de LUCEVAL venait d'entrer dans la chambre à coucher de sa femme. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, brun, sec, nerveux; l'activité, la pétulance de son caractère, se trahissaient dans ses moindres gestes; il appartenait à cette classe de gens qui, doués ou affligés d'un besoin de locomotion incessant, ont, comme on le dit vulgairement, *du salpêtre dans les veines*, et ne peuvent rester une minute en place, ou sans agir, de ci, de là, pour le moindre motif; ce personnage semblait être en dix endroits à la fois, et résoudre à la fois deux problèmes : celui du mouvement perpétuel et celui de l'*ubiquité*.

Deux heures de l'après-midi sonnaient. M. de Luceval, levé dès l'aube (il dormait quatre ou cinq heures au plus), avait déjà parcouru la moitié de Paris à pied ou à cheval. Au moment où il se présentait dans la chambre à coucher de madame de Luceval, une des femmes de celle-ci s'y trouvait.

— Eh bien ! lui dit son maître d'une voix brève, précipitée, qui lui était naturelle, Madame est-elle rentrée ? est-elle prête ?

— Madame la marquise n'est pas sortie, Monsieur, reprit la suivante, mademoiselle Lise.

— Comment !.. ce matin, Madame n'est pas sortie à onze heures ?

— Non, Monsieur, puisque Madame ne s'est levée qu'à midi et demi.

— Allons, encore cette course remise ! dit M. de Luceval en frappant du pied avec impatience.

Puis il reprit :

— Enfin, Madame est habillée, au moins ?

— Oh ! non, Monsieur... Madame est encore en peignoir... Madame ne m'avait pas dit qu'elle dût sortir.

— Où est-elle ?.. s'écria M. de Luceval en frappant du pied; où est-elle ?

— Dans le petit salon du jardin, Monsieur.

Quelques secondes après, M. de Luceval entra bruyamment dans le boudoir où la paresseuse était indolemment étendue dans son fauteuil; elle s'y trouvait si bien... si bien... qu'elle n'eut pas le courage de tourner la tête pour voir qui entra.

— Vraiment, Florence, lui dit M. de Luceval, c'est insupportable...

— Quoi !.. mon ami ? lui demanda-t-elle languissamment sans bouger, et les yeux toujours attachés sur le jardin.

— Vous me demandez quoi ? comme si vous ignoriez que nous devions sortir ensemble à deux heures...

— Il fait trop chaud...

— Votre voiture est attelée.

— Faites-la dételer; pour un empire... je ne bougerais...

— Voilà déjà autre chose maintenant ! Mais vous savez bien qu'il est indispensable que nous sortions ensemble... d'autant plus indispensable, que vous n'êtes pas sortie ce matin comme vous le deviez...

— Je n'ai pas eu le courage de me lever.

— Vous aurez du moins celui de vous habiller, et sur l'heure...

— Mon ami... n'insistez pas...

— Ah çà ! Florence, c'est une plaisanterie !

— Pas du tout.

— Mais, encore une fois, les achats que nous avons à faire sont de toute nécessité ; il faut que la corbeille de mariage de

ma nièce soit enfin complétée... et elle le serait depuis une semaine... sans votre incroyable apathie...

— Vous avez très-bon goût, mon ami... occupez-vous de cette corbeille; il me faudrait courir de boutique en boutique, monter, descendre, rester debout pendant des heures; cela m'épouvante, rien que d'y songer.

— Allez, Madame, à dix-sept ans, une paresse pareille, c'est honteux, c'est monstrueux, c'est une véritable maladie... Dès demain je consulterai *le docteur GASTERINI*.

— Ah! la bonne idée, dit Florence en riant. Ce cher docteur, il est si spirituel, que ce sera une consultation très-amusante.

— Je parle sérieusement, Madame; il doit y avoir quelque chose à faire pour vous guérir de cette inconcevable apathie...

— J'espère bien être incurable; car, tenez... tout à l'heure, avant votre arrivée, vous n'avez pas idée du bien-être dont je jouissais... là... regardant pour ainsi dire sans voir... écoutant cette cascade... et ne me donnant pas même la peine de penser.

— Et vous osez avouer cela !..

— Pourquoi pas ?

— Non... non... je ne crois point que l'on puisse rencontrer dans ce monde une seconde créature d'une apathie comparable à la vôtre.

— Cependant, vous m'avez parlé bien des fois de votre cousin *Michel*, qui, selon vous, ne me cède en rien en paresse... C'est peut-être pour cela qu'il n'a pas encore pris la peine de venir vous voir depuis notre mariage...

— Oh! certes... vous vous valez tous deux... et encore je ne sais si votre indolence ne l'emporte pas sur la sienne... Mais voyons, Florence, ne plaisantons pas... habillez-vous et sortons, je vous en conjure.

— Et moi, à mon tour, mon cher *Alexandre*, je vous en conjure, chargez-vous de ces commissions, et je vous promets d'aller ce soir me promener avec vous, en calèche découverte, au bois de Boulogne... Il fera nuit, je n'aurai que la peine de mettre un mantelet et un chapeau.

Comment! mais c'est le jour de réception de madame de Saint-Prix; voilà deux fois qu'elle est venue vous voir, et

vous n'avez pas encore mis les pieds chez elle... Vous me ferez donc le plaisir d'y venir ce soir.

— M'habiller... faire une toilette... ma foi! non, c'est trop ennuyeux.

— Madame... il ne s'agit pas de ce qui est ennuyeux ou amusant; il est des devoirs de société à remplir... et vous viendrez chez madame de Saint-Prix...

— La société se passera de moi comme je me passe d'elle... Le monde me fatigue, je n'irai pas chez madame de Saint-Prix...

— Vous irez...

— Non... et quand je dis non... c'est non.

— Morbleu! Madame...

— Mon ami, je vous l'ai dit souvent... je me suis mariée pour quitter le couvent... pour dormir ma grasse matinée, pour me lever tous les jours à l'heure qu'il me plairait... pour ne plus prendre de leçons, pour jouir du délice de ne rien faire, pour être, en un mot, ma maîtresse.

— Mais c'est parler et raisonner comme un enfant... comme un enfant gâté...

— Soit...

— Ah! votre tuteur m'avait prévenu... Pourquoi ne l'ai-je pas cru? Mais j'étais à mille lieues de m'imaginer qu'un caractère comme le vôtre pouvait exister. Je me disais... chez une jeune fille de seize ans... cette apathie, cette paresse, n'est autre chose que l'ennui... que le dégoût que cause la vie monotone du couvent... Une fois dans le monde, les devoirs et les plaisirs de la société... le soin de sa maison, les voyages, triompheront de son indolence, et...

— C'est pourtant vrai, cela! dit madame de Luceval en interrompant son mari avec un accent de reproche; sous le prétexte que vous aviez encore à parcourir les trois quarts du globe... vous avez eu la barbarie de me proposer de voyager le lendemain de notre mariage...

— Mais, Madame, les voyages...

— Ah! Monsieur, rien qu'en m'en parlant, vous me donnez le frisson!.. Un voyage, bon Dieu!.. un voyage! c'est à dire tout ce qu'il y a de plus pénible, de plus fatigant au monde! Des nuits passées en voiture ou dans d'horribles auberges; des promenades, des courses sans fin, pour aller voir

les prétendues beautés du pays... ou les curiosités de la route. Tenez, Monsieur, je vous en ai déjà supplié... ne me parlez plus de voyages... je les ai en horreur!

— Ah! Madame... Madame... si j'avais pu prévoir!

— Je comprends... je n'aurais pas le bonheur d'être madame de Luceval...

— Dites que je n'aurais pas le malheur d'être votre mari.

— Après six mois de mariage... c'est gracieux...

— Eh! morbleu! Madame, vous me poussez à bout... aussi. Il n'y a pas sur la terre un être plus malheureux que moi... car, enfin, il faut bien que j'éclate.

— Allons, éclatez... mais tout doucement... j'abhorre le bruit.

— Eh bien! Madame... je vous dirai... *doucement*... qu'il est du devoir d'une femme de se mêler de sa maison, et que vous ne vous occupez nullement de la vôtre; sans moi, je ne sais comment elle irait.

— Cela regarde votre intendant. D'ailleurs vous avez de l'activité pour deux; il faut bien que vous l'employiez à quelque chose.

— Je vous dirai encore... *tout doucement*, Madame, que j'avais rêvé une vie délicieuse... Je m'étais réservé de parcourir, une fois marié, les pays les plus curieux, me disant: Au lieu de voyager seul, j'aurai une compagne charmante; fatigues, hasards, périls même, nous partagerons tout avec courage.

— Ah! mon Dieu! murmura Florence en levant ses beaux yeux au ciel, oser avouer cela... encore!

— Quel bonheur! me disais-je, reprit M. de Luceval emporté par l'amertume de ses regrets, quel bonheur... de parcourir ainsi... les contrées les plus intéressantes... l'Égypte...

— L'Égypte?..

— La Turquie.

— Ah! mon Dieu!.. la Turquie?..

— Et même, si vous aviez été la femme que j'avais malheureusement rêvée, nous aurions pu pousser... jusqu'au Caucase...

— Au Caucase?.. s'écria Florence en se levant cette fois tout à fait sur son séant; car, jusqu'alors, à chacune des énumérations géographiques de son mari, elle s'était progressi-

ment soulevée du fond de son fauteuil. Est-il possible! ajouta-t-elle en joignant ses jolies mains avec effroi, au Caucase!

— Eh morbleu!.. Madame... *lady Stanhope*, madame la duchesse de *Plaisance*, et tant d'autres, n'ont pas reculé devant de pareils voyages.

— Au Caucase!.. voilà donc ce qui m'était réservé! voilà ce que vous complotiez en sournois, Monsieur, lorsque, toute confiante, je vous donnais innocemment ma main... à la chapelle de l'Assomption. Ah! c'est maintenant que je puis juger du cruel égoïsme de votre caractère.

Et l'indolente retomba dans son fauteuil en répétant:

— Au Caucase!

— Oh! je le sais bien, reprit de Luceval avec amertume, vous n'êtes pas de ces femmes capables de faire la plus petite concession aux moindres désirs de leurs maris.

— Une petite concession!.. Mais, Monsieur, proposez-moi donc tout de suite un voyage de découvertes à Tombouctou, ou dans la mer Glaciale!..

— Madame, la courageuse femme d'un peintre éminent, madame *Biard*, a eu le courage, elle, d'accompagner gaiement son mari au pôle nord. Oui, ajouta M. de Luceval d'un ton de récrimination courroucé, entendez-vous, Madame... au pôle nord?

— Je n'entends que trop, Monsieur... Allez! vous êtes le plus méchant... ou le plus fou des hommes.

— Madame!

— Mais... mon Dieu! Monsieur, qui vous retient?.. Vous avez la passion, la monomanie des voyages... le repos vous donne des vertiges. Voyagez! allez au Caucase, allez au pôle nord, partez, courez... nous y gagnerons tous deux... je ne vous affligerai plus du spectacle de ma *monstrueuse* indolence... et vous ne m'irriterez plus les nerfs par cette agitation continue qui vous empêche de rester un moment en place, ou d'y laisser les autres. Vingt fois par jour vous entrez chez moi pour le seul plaisir d'aller et de venir; ou, mieux encore... car c'est à n'y pas croire... vous vous imaginez d'accourir m'éveiller à cinq heures du matin, pour me proposer des promenades à cheval... ou de me conduire à l'école de natation. N'avez-vous pas été jusqu'à m'engager à faire un peu de gymnastique?.. De la gymnastique! il n'y a que vous au monde

pour avoir des idées pareilles! Aussi, Monsieur, je vous le répète, vos propositions sauvages, vos allées, vos venues, ce bruit, ce mouvement perpétuel, cette incessante activité dont vous êtes possédé, me causent au moins autant d'ennuis que ma paresse vous en cause; après tout, il ne faut pas croire que seul vous ayez à vous plaindre... et puisque nous en sommes enfin à nous dire nos vérités... je vous déclare à mon tour, Monsieur, qu'une pareille vie m'est insupportable, et que, si cela doit durer ainsi, il me sera impossible d'y résister.

— Qu'entendez-vous par là, Madame?

— J'entends par là, Monsieur, que nous serions bien sots de nous contraindre et de nous mutuellement gêner; vous avez vos goûts, j'ai les miens; vous avez votre fortune, j'ai la mienne: vivons comme bon nous semblera, et, pour l'amour du ciel, vivons surtout en repos.

— En vérité, Madame, je vous admire, c'est exorbitant. Ah! vous croyez que je me suis marié pour ne pas vivre à ma guise?

— Eh! mon Dieu! Monsieur, vivez comme il vous plaira, mais laissez-moi vivre comme il me plaît.

— Il me plaît, à moi, Madame, de vivre avec vous... c'est pour cela que je vous ai épousée, je pense? c'est donc à vous d'accepter mon genre de vie... Oui, Madame, j'ai le droit de l'exiger... et j'aurai l'énergie de l'obtenir.

— Monsieur de Luceval, ce que vous dites là est parfaitement ridicule.

— Ah! ah! dit le mari avec un sourire sardonique, vous croyez?

— Du dernier ridicule, Monsieur.

— Alors le Code civil est du dernier ridicule?

— Eh mais!.. sans le connaître, je ne répondrais pas que non, puisque vous l'invoquez au sujet de cette discussion.

— Apprenez, Madame, que le Code civil déclare formellement que la femme est tenue, obligée, forcée de suivre son mari...

— Au Caucase?

— Partout où il lui plaît de l'emmener... Madame, pourvu qu'il y ait sécurité pour elle.

— Monsieur, je ne suis pas en humeur de plaisanter; sans

cela, votre interprétation du Code civil m'amuserait beaucoup.

— Je parle sérieusement, Madame, très-sérieusement.

— Voilà justement le comique de la chose.

— Madame!.. prenez garde; ne me poussez pas à bout.

— Allons, menacez-moi tout de suite du *pôle nord*, et que cela finisse.

— Je ne vous menacerai pas, Madame; mais rappelez-vous bien une chose: c'est que le temps de la faiblesse est passé; aussi, lorsqu'il me conviendra de partir en voyage, et ce moment-là est peut-être plus prochain que vous ne le pensez, je vous avertirai huit jours à l'avance, afin que vous ayez le temps de faire vos préparatifs, et, bon gré mal gré, lorsque les chevaux de poste seront arrivés, il vous faudra monter en voiture.

— Ou sinon, le commissaire, et un bon *de par la loi*, suivrez votre mari, je suppose, Monsieur?

— Oui, Madame... Vous avez beau rire... vous me suivrez *de par la loi*... car vous sentez bien qu'il faut et qu'il existe des garanties à l'endroit d'une chose aussi sérieuse, aussi sainte, que le mariage. Après tout, les goûts, le bonheur, la tranquillité d'un honnête homme, ne peuvent pas être soumis au premier caprice d'une enfant gâtée!

— Un caprice!.. c'est curieux... J'ai les voyages en horreur, la moindre fatigue m'est insupportable; et parce qu'il vous plaît de continuer la tradition du *Juif errant*, je serai forcée de vous suivre?

— Oui, Madame... et je vous prouverai que...

— Monsieur de Luceval, je hais la discussion; c'est un véritable travail, et des plus fastidieux... Aussi, pour me résoudre, je vous déclare que je ne vous accompagnerai dans aucun de vos voyages, ne fût-ce que pour aller d'ici à Saint-Cloud; vous verrez si je manque à ma résolution.

Et Florence se replongea dans son fauteuil, croisa ses petits pieds l'un sur l'autre, laissa retomber languissamment ses mains sur les accoudoirs du siège, renversa sa tête en arrière, et ferma à demi ses yeux... comme si elle avait à se reposer d'une fatigue accablante.

— Madame! s'écria M. de Luceval, il n'en sera pas ainsi.. je ne supporterai pas ce dédaigneux silence...

Quoi qu'il en dit, quoi qu'il en eût, le mari de Florence parla longtemps sans pouvoir arracher d'elle la moindre parole. Désespérant de vaincre ce silence obstiné, il sortit fucieux.

M. de Luceval était parfaitement sincère dans ses prétentions. Égoïste ingénu, touriste effréné, il n'admettait pas que sa femme n'eût point, ainsi que lui, la passion des voyages, ou que du moins elle n'agit pas comme si elle les eût aimés. Il l'admettait d'autant moins, qu'en épousant Florence il s'était persuadé qu'une enfant de seize ans, orpheline et sortant du couvent, n'aurait aucune volonté, et serait au contraire ravie de voyager, proposition qu'il avait délicatement ménagée à sa femme comme une surprise délicieuse.

Telle fut l'erreur de M. de Luceval : son notaire lui avait parlé d'une orpheline de seize ans, d'une figure charmante, riche de plus d'un million, qui, placé chez son tuteur, banquier renommé, rapportait quatre-vingt mille livres de rente. M. de Luceval remercia son notaire et la Providence, vit la jeune fille, la trouva ravissante, en devint amoureux, bâtit follement sa vie à venir sur le sable mouvant d'un cœur de seize ans... se maria... et, au réveil, il avait la bonhomie de s'étonner de la perte de ses illusions; il avait la simplicité de croire que le droit, que l'obsession, que les menaces, que la force, que la loi... pouvaient quelque chose sur la volonté d'une femme qui se retranche dans une résistance passive.

M. de Luceval avait quitté Florence depuis peu de temps, lorsque mademoiselle Lise, la femme de chambre, entra dans le salon d'un air effaré, et dit à sa maîtresse :

— Ah! mon Dieu! Madame.

— Eh bien... qu'y a-t-il, Mademoiselle?

— Une dame, qui s'appelle madame d'Infreville, est en bas dans un fiacre...

— Valentine!.. dit vivement la jeune femme avec un accent de surprise et de joie, il y a des siècles que je ne l'ai vue... qu'elle monte...

— Oh! Madame, c'est impossible.

— Comment?

— Cette dame a fait demander par le portier la femme de chambre de madame la marquise; on est venue me prévenir,

je suis descendue; alors cette dame, qui était toute pâle, m'a dit : « Mademoiselle, priez madame de Luceval de se donner la peine de descendre... j'ai à lui parler pour une chose fort importante... vous lui direz mon nom... madame d'Infreville... Valentine d'Infreville... »

A peine mademoiselle Lise achevait-elle ces mots, qu'un valet de chambre entra, après avoir frappé, et dit à Florence :

— Madame la marquise peut-elle recevoir madame d'Infreville?

— Comment? demanda Florence, fort surprise de ce brusque revirement dans la résolution de son amie, madame d'Infreville est donc là?..

— Oui, Madame.

— Priez-la d'entrer, dit madame de Luceval en se levant pour aller au-devant de son amie, qu'elle embrassa avec effusion, et avec qui elle demeura seule.

II

Valentine d'INFREVILLE avait trois ans de plus que madame de Luceval, et formait avec celle-ci un contraste frappant, quoiqu'elle fût aussi fort jolie; grande, très-brune, très-mince sans être maigre, elle avait de beaux yeux, pleins de feu, aussi noirs que ses longs et épais cheveux; ses lèvres rouges, estompées d'un léger duvet, ses narines roses, dilatées et palpitantes à la moindre émotion, l'excessive mobilité de ses traits, son geste vif, le timbre un peu viril de sa voix de contralto, tout annonçait chez cette jeune femme un caractère ardent et passionné; elle avait connu Florence au couvent du

Sacré-Cœur, où elles s'étaient intimement liées. Valentine était sortie de cette retraite pour se marier, une année avant sa compagne, qu'elle vint cependant maintes fois visiter au couvent; mais, peu de temps avant son union avec M. de Luceval, Florence, à sa grande surprise, n'avait plus revu son amie, et leurs relations s'étaient dès lors bornées à une correspondance assez rare du côté de madame d'Infreville, absorbée, disait-elle, par des soins de famille; les deux compagnes se retrouvaient donc en suite d'un intervalle de six mois environ.

Madame de Luceval, après avoir tendrement embrassé son amie, remarqua sa pâleur, son agitation, et s'adressant à elle avec inquiétude :

— Mon Dieu! Valentine, qu'as-tu donc? Ma femme de chambre m'avait dit d'abord que tu désirais me parler, mais que tu ne voulais pas monter chez moi...

— Tiens, Florence, j'ai la tête perdue... je suis folle.

— De grâce, explique-toi.. tu m'effrayes.

— Florence, veux-tu me sauver d'un grand malheur?

— Parle, parle... Ne suis-je pas ton amie, quoique tu m'aies bien délaissée depuis six mois?

— J'ai eu tort... j'ai été oublieuse, ingrate... et pourtant je viens m'adresser à toi.

— C'est la seule manière de te faire pardonner.

— Florence... Florence... toujours la même!

— Voyons, vite, que puis-je faire?

— Tu as ici... ce qu'il faut pour écrire?..

— Oui, là, sur cette table...

— Écris ce que je vais te dicter... Je t'en supplie, cela peut me sauver...

— Ce papier est à mon chiffre... est-ce indifférent?

— C'est au contraire à merveille, puisque c'est toi qui m'écris...

— Maintenant, Valentine, dicte, je t'attends.

Madame d'Infreville dicta ce qui suit d'une voix altérée, en s'interrompant de temps à autre, vaincue par l'émotion :

« J'ai été si heureuse de notre bonne et longue journée d'hier, ma chère Valentine, journée qui ne l'a cédé d'ailleurs en rien à celle de mercredi, qu'au risque de te paraître

égoïste et importune, je viens encore te demander celle de dimanche... »

— Celle de dimanche? répéta Florence fort intriguée par ce début.

Madame d'Infreville poursuivit sa dictée :

« Notre programme sera le même. »

— Souligne PROGRAMME, ajouta la jeune femme avec un sourire amer, c'est une plaisanterie; puis elle reprit :

« Notre programme sera le même : déjeuner à onze heures, promenade dans ton joli jardin, travail de tapisserie, musique et causerie jusqu'à sept heures; puis le dîner, et ensuite quelques tours d'allées au bois de Boulogne, en voiture découverte... si le temps est beau, et tu me ramèneras chez moi à dix heures, comme hier.

« Réponds-moi par un oui ou par un non, tâche surtout que ce soit un oui, et tu rendras bien heureuse ta chère

« FLORENCE. »

— Et tu rendras bien heureuse ta chère Florence, répéta madame de Luceval en écrivant, puis elle ajouta, en souriant à demi : Ce qu'il y a de cruel à toi, Valentine, c'est de me dicter de pareils programmes, qui ne me donnent que des désirs et des regrets; enfin... l'heure des reproches ou des explications viendra tout à l'heure, et je me vengerai... Est-ce tout, ma chère Valentine?

— Mets mon adresse sur ce billet... cache-le, et fais-le porter à l'instant chez moi...

Madame de Luceval s'appretait à sonner; une réflexion la retint, elle dit à son amie, avec un certain embarras :

— Valentine... je t'en supplie, ne prends pas ce que je vais te dire pour une indiscrétion...

— Explique-toi.

— Si je ne me trompe... le but de cette lettre... est de faire... supposer à... quelqu'un que nous avons depuis quelque temps passé nos journées ensemble...

— Oui... oui... c'est cela; ensuite?..

— Eh bien ! je crois prudent de te prévenir que mon mari est malheureusement doué d'une si prodigieuse activité que, quoiqu'il soit presque toujours hors de la maison, il trouve encore le moyen d'être presque toujours chez moi, et d'y venir huit à dix fois par jour... de sorte que si, par hasard, son témoignage pouvait être invoqué... il ne manquerait pas de dire qu'il ne t'a jamais vue ici !

— J'avais prévu ce danger ; mais de deux dangers il faut choisir le moindre.... Envoie, je te prie, cette lettre à l'instant par quelqu'un de tes gens... ou plutôt... non... il pourrait parler... Fais-la mettre à la poste... Elle arrivera chez moi toujours à temps.

Madame de Luceval sonna.

Un valet de chambre entra.

Elle allait lui remettre la lettre ; mais elle changea d'idée et lui dit :

— Baptiste est-il là ?

— Oui, madame la marquise... il est à l'antichambre.

— Faites-le monter.

Le domestique sortit.

— Florence... pourquoi ce domestique plutôt qu'un autre ? demanda madame d'Infreville.

— Mon valet de chambre sait lire... je le crois passablement curieux, et il pourrait trouver singulier que je t'écrive, toi étant là... Le valet de pied que j'ai fait demander ne sait pas lire ; il est assez niais, et il n'y a aucune indiscretion à craindre de sa part.

— Tu as raison... cent fois raison, Florence. Dans mon trouble, je n'avais pas réfléchi à cela.

— Madame la marquise m'a fait demander ? dit Baptiste en entrant dans le salon.

— Vous connaissez bien la marchande de fleurs qui a sa boutique aux Bains-Chinois ? dit Florence.

— Oui, madame la marquise.

— Allez-y, vous m'achèterez deux gros bouquets de violettes de Parme...

— Oui, Madame.

Et le domestique s'en allait.

— Ah!... j'oubliais, dit madame de Luceval en le rappelant, vous mettez cette lettre à la poste...

— Madame n'a pas d'autres commissions ?

— Non.

Et Baptiste sortit.

Madame d'Infreville comprit l'intention de son amie, qui avait eu la précaution de donner comme accessoire la commission principale.

— Merci... merci, ma chère Florence, lui dit-elle avec effusion. Ah ! fasse le ciel que ton bon vouloir ne me soit pas inutile!...

— Je l'espère... je le désire... mais...

— Florence, écoute-moi... Ma seule manière de te prouver ma reconnaissance du grand service que tu viens de me rendre, est de me mettre à ta discrétion, de ne te rien cacher... J'aurais dû peut-être commencer par là... et d'abord te dire le but de cette lettre, au lieu de surprendre ainsi cette preuve de ton dévouement et de ton amitié ; mais... je te l'avoue... j'ai craint ton blâme et un refus... en t'apprenant... que...

Et après un moment d'hésitation douloureuse, Valentine dit résolument, tout en rougissant jusqu'aux yeux :

— Florence... j'ai un amant.

— Valentine, je m'en doutais...

— Oh ! je t'en prie... ne me juge pas sans m'entendre...

— Ma pauvre Valentine... je ne pense qu'à une chose... à la confiance que tu me témoignes.

— Ah!... sans ma mère, reprit Valentine avec angoisse, je ne serais pas descendue à la ruse, au mensonge, j'aurais supporté toutes les conséquences de ma faute... car j'ai du moins le courage de mes actions... mais, dans le triste état de santé où se trouve ma mère... un éclat la tuerait... Ah ! Florence... si je suis coupable... je suis bien malheureuse, dit madame d'Infreville, en pleurant et en se jetant au cou de son amie.

— Valentine, je t'en conjure, calme-toi, dit la jeune femme en partageant l'émotion de sa compagne, confie-toi à ma sincère affection. Parle, épanche ton cœur dans un cœur ami, c'est du moins une consolation.

— Je n'ai d'espoir que dans ton attachement. Oui, Florence, je crois, je sais que tu m'aimes, cette conviction me donne seule la force de te faire un aveu pénible ; et, tiens, il en est

un autre dont je veux tout de suite débarrasser mon cœur. Si je suis venue, après une longue séparation, te demander le grand service que tu m'as rendu, c'est moins encore peut-être parce que je comptais aveuglément sur ton amitié, que parce que, de toutes les femmes de ma connaissance, tu étais la seule chez qui mon mari ne fût jamais venu. Maintenant, écoute-moi : lorsque j'ai épousé M. d'Infreville, tu te trouvais encore au couvent ; tu étais toute jeune fille, et la réserve m'empêchait de te confier bien des choses, de te dire que je m'étais mariée... sans amour.

— Comme moi... murmura Florence.

— Ce mariage plaisait à ma mère, et m'assurait une grande fortune... Je cédaï malheureusement à l'influence maternelle, et, je l'avoue... je me laissai aussi éblouir par les avantages d'une haute position. J'épousai donc M. d'Infreville... sans savoir, hélas ! à quoi je m'engageais... et à quel prix je vendais ma liberté. Quoique j'aie le droit de me plaindre de mon mari, ma faute devrait m'interdire toute récrimination... Cependant il faut bien que, sans excuser ma faiblesse, tu en comprennes pour ainsi dire la fatalité... M. d'Infreville est un homme valétudinaire, parce que, dans sa jeunesse, il s'est livré à tous les excès ; morose... parce qu'il regrette le passé ; impérieux et dur, parce qu'il n'a pas... ou qu'il n'a plus de cœur. Je n'ai jamais été à ses yeux qu'une pauvre fille sans fortune, qu'il avait daigné épouser pour s'en faire une sorte de garde-malade ; pendant longtemps j'acceptai ce rôle... je l'accomplis religieusement, rôle pénible, honteux, parce que les soins que je donnais à mon mari ne partaient pas du cœur... mais trop tard, hélas ! j'avais reconnu combien ma conduite avait été vile...

— Valentine...

— Non, non, Florence, ce n'est pas trop sévère... J'ai épousé M. d'Infreville sans amour, je l'ai épousé parce qu'il était riche... je lui ai vendu mon âme et mon corps ; c'est une honte, te dis-je.

— Encore une fois, Valentine... tu t'accuses à tort... tu auras songé moins à toi qu'à ta mère.

— Et ma mère songeait bien moins encore à elle qu'à moi... En me poussant à ce mariage, va, Florence, la richesse de M. d'Infreville a rendu ma déférence filiale trop

facile... Enfin, je me résignai d'abord à mon sort... Au bout de quelque temps de mariage... mon mari, jusqu'alors trop souffrant pour sortir de chez lui, éprouva une grande amélioration dans sa santé, grâce à mes soins peut-être ; mais, de ce moment, ses habitudes changèrent... je ne le vis presque plus, il vivait hors de chez lui, et bientôt j'appris qu'il avait une maîtresse.

— Ah ! pauvre Valentine !

— Une fille connue de tout Paris ; mon mari l'entretenait d'une manière splendide, et si ouvertement, que j'ai appris ce scandale par le bruit public. Je hasardai quelques remontrances à M. d'Infreville, non par jalousie, grand Dieu ! mais je le priai, par convenance pour moi, de ménager du moins les apparences. La modération même de mes reproches irrita mon mari ; il me demanda, avec le plus insolent dédain, de quel droit je me mêlais de sa conduite. Il me rappela durement que je lui devais un sort auquel je n'aurais jamais pu prétendre, et que m'ayant épousée sans dot, il devait se croire à l'abri de mes récriminations.

— C'est odieux !.. c'est infâme !

— Mais, Monsieur, lui dis-je, puisque vous manquez si ouvertement à vos devoirs, que diriez-vous donc si j'oubliais les miens ?

« — Il n'y a pas de comparaison à faire entre vous et moi, me répondit-il. Je suis le maître ; c'est à vous d'obéir ; vous me devez tout, je ne vous dois rien ; ayez le malheur de manquer à vos devoirs, et je vous mets sur le pavé, vous et votre mère, qui vit de mes bienfaits... »

— Ah ! c'est trop d'insolence... et de cruauté...

— J'eus une bonne et honnête inspiration ; j'allai trouver ma mère, bien résolue de me séparer à tout jamais de mon mari... et de ne pas retourner chez lui. « Et moi ? que deviendrai-je, me dit ma mère, souffrante, infirme comme je le suis ? La misère pour moi c'est la mort... et puis, ma pauvre enfant... une séparation est impossible : ton mari est dans son droit, tant qu'il n'entretient pas sa maîtresse là où tu habites ; la loi est pour lui, et comme il a besoin de toi, comme il est accoutumé à tes bons soins, il ne voudra pas entendre parler de séparation, et te forcera de rester avec lui ; fais donc contre fortune bon cœur, ma pauvre enfant ; cette maîtresse

ne durera pas toujours; patiente, tôt ou tard ton mari te reviendra; ta résignation le touchera; d'ailleurs, il est d'une si faible santé, que son caprice pour cette créature sera certainement le dernier; alors tout reprendra comme par le passé; crois-moi, mon enfant, en pareil cas, une honnête femme souffre, attend et espère.»

— Comment!.. ta mère a osé te...

— Ne l'accuse pas, Florence..... Elle avait si peur de la misère!... moins pour elle que pour moi, je le répète; et puis son langage n'était-il pas, après tout, celui de la raison, du droit, du fait, et en tout conforme à l'opinion du monde?

— Hélas!.. il n'est que trop vrai...

— Eh bien! soit, me dis-je avec amertume, une fière et légitime révolte m'est interdite... le mariage ne doit plus être pour moi qu'un dégradant servage... j'accepte... J'aurai la bassesse de l'esclave; mais aussi j'aurai sa ruse, sa perfidie... son manque de foi; après tout, la dégradation de l'âme a du bon; elle bannit tout scrupule... anéantit tout remords... De ce moment je fermai les yeux, et, au lieu de lutter contre le courant qui m'entraînait à ma perte, je m'y abandonnai...

— Que veux-tu dire?..

— C'est maintenant, Florence, que j'ai besoin de toute l'indulgence de ton amitié... Jusqu'ici... je méritais quelque intérêt peut-être... mais cet intérêt va cesser...

L'entretien des deux amies fut alors interrompu par la femme de chambre de madame de Luceval.

— Que voulez-vous? lui demanda Florence.

— Madame, c'est une lettre qu'un commissionnaire vient d'apporter de la part de Monsieur.

— Donnez.

— Voici, Madame.

Après avoir lu, Florence dit à son amie:

— Peux-tu disposer de ta soirée et dîner avec moi? M. de Luceval me fait savoir qu'il ne dînera pas ici.

Après un moment de réflexion, madame d'Infréville répondit:

— J'accepte, ma chère Florence.

— Madame d'Infréville dînera avec moi, dit madame de Lu-

ceval à la femme de chambre; et faites dire à ma porte que je n'y suis absolument pour personne.

— Oui, Madame, répondit mademoiselle Lise.

Et elle sortit.

III

Nous quitterons un instant les deux amies pour nous occuper de M. de Luceval. Celui-ci, ainsi qu'il venait de le faire savoir à sa femme, ne devait pas dîner chez lui.

Voici pourquoi:

Il avait, nous l'avons dit, quitté madame de Luceval très-furieux, très-décidé à user de ses droits et à lui faire subir ses volontés et ses fantaisies pérégrinatoires.

Il n'était encore qu'à quelques pas de sa demeure, lorsqu'il fut abordé par un homme de quarante-cinq ans environ, d'un extérieur distingué, mais dont les traits fatigués, flétris, portaient l'empreinte et les rides d'une vieillesse précoce; sa physionomie, dure, froide et hautaine, prit, à l'aspect de M. de Luceval, une expression de courtoisie banale, et, le saluant avec une extrême politesse, il lui dit:

— C'est à monsieur de Luceval que j'ai l'honneur de parler?

— Oui, Monsieur...

— J'allais chez vous, Monsieur, pour vous faire à la fois des excuses et des remerciements.

— Avant de recevoir les uns et les autres, pourrai-je du moins savoir, Monsieur?..